

seillais, auxquels il fait en 1834 un cours de poésie, dont le manuscrit existe, mais n'a pu être retrouvé par M. Le-cigne, l'applaudissent avec un enthousiasme semblable à celui qu'ils ont prodigué naguère à Lamartine, partant pour l'Orient.

En avril 1834, il repart pour Pise et Florence, sa seconde patrie ; puis, la nostalgie des landes et de ce qu'il appelait « les petits pays de là-bas » le ramène en Bretagne, à Scaër, à la Tour du Finistère, auprès de son vieux maître, M. Lenir. Rentré dans la capitale, il s'y lie intimement avec M. Lacaussade et Turquety, y donne une seconde édition de *Marie, poème*, en 1836, et en prépare une troisième, qui sera définitive en 1840. Entre temps, il voit Le Gonidec, et, devant sa tombe, en 1838, il évoque la belle figure de ce grand savant, qui avait tant aimé son pays.

La traduction de la *Divine Comédie* de Dante, 1841, est beaucoup mieux accueillie du public que les *Ternaires* (les trois âges de la vie), dont le symbolisme ne plaît qu'à quelques délicats.

Après un troisième séjour à Scaër et un troisième voyage en Italie, 1844, il publie les *Bretons*, en juin 1845. Sainte-Beuve et Charles Magnin les louent ; mais l'auteur tombe malade et il faut que Lacaussade et Sainte-Beuve l'assistent dans sa pauvreté et l'envoient pour sa convalescence dans sa chère Bretagne, à Scaër.

L'année 1846 s'ouvre pour le poète par des souffrances physiques, des angoisses morales ; heureusement, elle se termine par un double triomphe : le poète est décoré de la Légion d'honneur par de Salvandy, et les *Bretons* (3<sup>e</sup> édition) sont couronnés par l'Académie Française.

Une quatrième fois, il repart pour l'Italie et présente un exemplaire des *Eretns* au pape Pie IX, qui le bénit, lui et